

## Le réel et l'hallucination

« le réel, ou ce qui est perçu comme tel, est ce qui résiste absolument à la symbolisation<sup>1</sup> »

En dépit de cette forte assertion que j'ai choisie de distinguer, la plupart des usages du mot « réel » par Lacan signifie la réalité, c'est-à-dire exactement la contraire. La réalité est en effet ce que nous pouvons repérer facilement comme étant notre environnement, par discussion et accord sur l'emploi des mots qui la décrivent avec ceux qui la partagent avec nous. C'est ainsi que nous avons appris à parler, en acceptant cet usage des sons qu'on appelle parole, et qui ne permet pas qu'une poêle à frire soit aussi un cochon d'inde, malgré les jeux que les enfants peuvent inventer avec ça (le chat fait ouah ouah, le chien fait miaou), ce qui est réservé à la sphère du jeu. La réalité est ce dont on peut se saisir, par les mots ; le Réel est à l'inverse ce qui échappe totalement à toute saisie.

Lacan amène le réel (sans majuscule dans le texte établi par Jacques Alain Miller) dans le séminaire 1 à propos de l'hallucination du doigt coupé de l'homme aux loups. Au moment où ce dernier, petit garçon, a la perception de son doigt ne tenant plus que par un petit lambeau de peau : « il n'ose même pas en parler à la personne à côté de lui... c'est comme si cette personne à laquelle il réfère aussitôt toutes ses émotions était annulée. Il n'y a plus d'autre. Il y a une sorte de monde extérieur immédiat, des manifestations perçues dans ce que j'appellerai un réel primitif, un réel non-symbolisé, malgré la forme symbolique, au sens courant du mot, que prend ce phénomène.<sup>2</sup> » Lacan ajoute : « le sujet n'est pas du tout psychotique (...) mais il s'agit bien d'un phénomène de psychose. ».

Il affirme donc le caractère Réel de cette hallucination, au sens, semble-t-il, que j'ai retenu au début de cet ouvrage : le non-symbolisé. Il est pourtant bien obligé de reconnaître la « forme symbolique » que cela prend. Et, curieusement ça ne l'arrête pas. A aucun moment il ne revient sur cette « forme », jamais il n'en tente une explication. Constatant cela, l'idée qui me vient a priori, c'est : cette forme symbolique vient bien de quelque part. Et d'où, sinon du symbolique ? Cela laisserait supposer que quelque chose de symbolique a pu être mis à l'intérieur, mais ensuite violemment rejeté... dans le réel, dit Lacan, c'est-à-dire dans le « hors moi », ce qui, pour lui, est un équivalent, ici, de « hors symbolique ». Pourtant, il y a un effet de métaphore : le doigt représente le phallus, et sa coupure la différence sexuelle. Que cela se présente « hors sujet », c'est-à-dire hors des limites du moi, ne veut donc pas forcément dire « hors symbolique », à moins de supposer une symbolisation primordiale suivie d'une désymbolisation. Encore que, à bien y regarder, ce « hors moi » se discute : n'est-ce pas justement le corps du moi de l'homme aux loups dont il est question, et plus exactement, son bord, avec ce qui tient à ce corps et ce qui tendrait à s'en séparer ? Nous serions donc, à lire cette hallucination à la lettre, non pas dans un « hors moi », mais dans un « juste au bord du moi » qui met en question cette limite comme telle.

Faisons un petit détour par le concept de forclusion, lié au réel par la formule de Lacan : « ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel<sup>3</sup> ».

Pour sortir le concept de forclusion de sa gangue, Lacan se base sur quelques passages de *L'homme aux Loups*. Freud y est pourtant largement ambigu. Certes, il énonce l'existence

---

<sup>1</sup> J. Lacan *Les Ecrits techniques de Freud* Séminaire 1, Seuil, p 80

<sup>2</sup> J. Lacan *Les Ecrits techniques de Freud*, 17/02/54, Seuil p. 70

<sup>3</sup> à propos de la castration de l'homme aux loups, *Ecrits*, Seuil, p. 388

de trois courants chez son patient : « un qui abominait la castration, tandis que l'autre était tout prêt à l'accepter et à se consoler de par la féminité à titre de substitut. Mais sans aucun doute le troisième courant, le plus ancien et le plus profond, qui avait tout simplement rejeté la castration, celui pour lequel il ne pouvait être question d'un jugement relatif à sa réalité (*Realität*), demeurait capable d'entrer en activité ». En effet, les emplois précédents des termes *Verwerfung* (rejet, traduit ultérieurement par forclusion, par Lacan) et *verwerfen* (rejeter) l'avaient été dans un contexte le faisant apparaître comme une opération intellectuelle de jugement. Dans sa *Contribution à l'histoire du mouvement analytique*<sup>4</sup>, Freud, employant ce mot, parle de son rejet de la technique de l'hypnose et, plus loin, du rejet par Jung des bases des enseignements analytiques<sup>5</sup>. Dans *Le Refoulement*, il parle du jugement de rejet (*Urteilsverwerfung*) comme un moyen de lutter contre les pulsions, en remplacement conscient du refoulement.

C'est donc dans *L'homme aux Loups* qu'il aborde une nouvelle signification possible : cette fois, c'est le contraire d'un jugement, puisque cette question même ne peut pas se poser. C'est précisément à cet endroit qu'il restitue le récit de son patient relatif à l'hallucination. Et c'est là qu'il est ambigu, car il écrit à la fois « aucun jugement (*Urteil*) n'était par là porté sur la question de son existence (*Realität*)<sup>6</sup> » et « cette hallucination eut lieu à l'époque où il se décida à reconnaître la réalité (*Realität*) de la castration ; peut-être marqua-t-elle justement cette démarche ». Par conséquent, bien plutôt que d'être la marque d'un rejet (*Verwerfung*, forclusion), ce phénomène marquerait au contraire la sortie de l'état indifférencié par un jugement qui tranche, rejette et choisit. D'où l'ambiguïté du terme « *Verwerfung* » qui reprend ici la signification de son contexte antérieur, mais dans le cadre d'un processus inconscient. Non pas un rejet du jugement, ce qui était le mouvement antérieur, mais justement jugement, celui qui va entraîner le « rejet » de la compréhension obtenue par ce mouvement.

Le double sens du mot est renforcé du fait que Freud l'emploie dans des contextes rapprochés pour signifier des processus différents. D'abord il se sert du verbe (*er verwarf*,<sup>7</sup> il rejeta) pour indiquer le processus de perception qui ne rejette rien mais n'admet pas, ce qu'il signe dans la mémoire par une trace incompréhensible. Il précise sa pensée avec la fameuse phrase sur laquelle Lacan va s'appuyer pour son interprétation du texte : « il n'en voulut rien savoir au sens du refoulement » (*er von ihr nichts wissen wollte im Sinne der Verdrängung*). Donc, ce n'est pas un refoulement, c'est autre chose, c'est un rejet, dira Lacan dans un premier temps avant de recourir au terme de forclusion. Cela va avec le « aucun jugement n'était porté... ». Mais c'est dans un mouvement ultérieur que le patient de Freud reconnaît la castration « comme un *fait réel* », écrit Freud et cette fois il emploie le mot « *Tatsache* », ce que traduit bien « fait réel ». C'est là qu'intervient le récit de l'hallucination et de l'étape que cela représente. L'hallucination marque donc la sortie de la *Verwerfung* par un refoulement hors des limites du corps. La *Verwerfung*, dite forclusion par Lacan, n'est donc pas le processus de l'hallucination, mais l'étape antérieure à celle-ci. Ce n'est donc pas le processus psychotique tel qu'on se plait à l'entendre depuis lors, si on entend l'hallucination comme faisant partie du processus psychotique.

Nous revoilà confronté à la question du réel, du Réel, et de la réalité, puisque Freud emploie le plus souvent le terme de *Realität* à propos de la castration. Il se sert aussi de *wirklich*<sup>8</sup> pour « réellement », mais toujours à propos de la réalité de la castration. Je pense

---

<sup>4</sup> GW X, p 46.

<sup>5</sup> Idid, p 106.

<sup>6</sup> 5 psychanalyses, PUF, p 389. GW XII p 117.

<sup>7</sup> *Id.*

<sup>8</sup> 5 psychanalyses, PUF, p 355. GW XII p 71

qu'il fait là une erreur de vocabulaire, car la castration n'a aucune réalité. C'est la différence des sexes qui est une réalité, et elle est interprétée de façon imaginaire comme une castration par les enfants. Je rectifierais donc le texte de Freud en proposant la formule suivante : l'hallucination de l'homme aux loups marque son admission de la réalité de la différence des sexes *grâce à* une explication imaginaire en termes de castration. L'angoisse produite aussitôt par cette « compréhension » rejette en effet dans l'extérieur du corps (avec l'ambiguïté déjà signalée) ce qui vient d'être compris comme pouvant atteindre l'intégrité de ce corps. Ce n'est donc ni un rejet dans la réalité, car il n'y a aucune réalité à la castration, ni un rejet dans le Réel, car le Réel est antérieur à cette compréhension. C'est un rejet dans l'imaginaire d'un extérieur au corps tenant cependant encore au corps par un lambeau de peau, par un fragment de compréhension. Cette action de rejet marque l'achèvement d'une coupure ... enfin presque.

Il est remarquable que Freud emploie alors à quelques reprises le terme *weisen*, en remplacement du *verwerfen*. Pour expliquer la survenue de l'hallucination, Freud indique ce dont lui avait fait part son analysant à ce propos : il avait entendu dire qu'une parente serait née avec six doigts de pied, et qu'on lui avait aussitôt coupé avec une hache. La compréhension venait de là : si les femmes n'avaient pas de pénis, c'est qu'on le leur avait coupé à la naissance. « De cette façon, il en était venu à accepter, au temps de la névrose obsessionnelle, ce qu'il avait déjà appris au cours du rêve (le rêve des loups), mais avait rejeté loin de lui au moyen du refoulement (*durch Verdrängung von sich gewiesen hatte*)<sup>9</sup> ». Il semble clair que cette acceptation au moyen du refoulement, c'est l'hallucination qui le permet, *via* le récit de la parente mutilée. Or, ce qui est traduit en français par « rejeté », de la même façon que, quelques pages avant, *verwerfen*, c'est *gewiesen hatte*, plus-que-parfait du verbe *weisen* qui signifie en premier sens « indiquer ». Les panneaux indicateurs se disent en effet *Wegweiser*, indicateur de chemin. Le deuxième sens de ce verbe est en effet « rejeter ». Comment cela ? J'en passerais par le truchement du français papal qui dit d'un livre licencieux qu'il est mis à l'index. On le désigne du doigt comme devant être évité, ce qui suppose que quelqu'un l'a lu. C'est bien ce qui s'est passé pour l'homme aux loups : il vient de « lire » la castration grâce aux indications fournies par l'histoire de la parente, et il met cette information à l'index : voilà le doigt coupé de l'hallucination. *Abweisen* p 411 (puf), *hingewiesen* p 137 (GW) *angewiesen* 169, *Die neue Aufklärung wurde abgewiesen*, die alte Theorie festgehalten;111

Un jugement, ça tranche. Ne représente-t-on pas la justice armée d'un glaive ? On peut comparer cette distinction amenée ici indubitablement par Freud aux nécessités topologiques d'une coupure. Pour faire trou, c'est-à-dire pour enlever un morceau fini d'une surface de départ infinie, il faut que la coupure se courbe, puis se recoupe : c'est à ce moment là seulement que l'on détache une rondelle de surface, qui a un dessus (« l'un qui abominait la castration ») et un dessous (« l'autre qui était tout prêt à l'accepter »). Au contraire, si la coupure ne se recoupe pas, elle se poursuit à l'infini sur la surface infinie, et aucun morceau ne se détache (la coupure, c'est-à-dire le jugement n'a même pas lieu). La balance que tient la justice dans l'autre main peut se lire alors comme tout le temps que prend la justice dans l'élaboration de sa coupure, soupesant le pour et le contre, le dessus et le dessous avant de fabriquer cette rondelle qui aura un dessus et un dessous. Tout le temps que peut prendre une coupure avant de se recouper. Ça peut aussi bien être le temps de la procrastination. La négation exprime un choix, au moins de reconnaissance : non, le dessus n'est pas le dessous. Mais pour le coup Freud tranche clairement : « la négation n'apparaît que grâce au processus

---

<sup>9</sup> 5 psychanalyses, PUF, p 390. GW XII p 119

de refoulement<sup>10</sup> ». C'est pourquoi dans l'inconscient, les contraires cohabitent. C'est la conscience qui refoule la représentation contradictoire en lui disant « non », tandis qu'elle va continuer de subsister dans l'inconscient.

Il se trouve que la coupure du petit doigt de l'homme aux loups n'est pas franche : on n'a pas pu détacher un morceau. C'est juste que c'en est pas loin. Mais on serait donc bien dans le cas de cette coupure qui ne peut s'achever, ce troisième courant dont parle Freud, celui dans lequel ce qui est rejeté, c'est le jugement lui-même. D'ailleurs, comme je l'ai déjà fait remarquer, il y a une temporalité à l'histoire : non coupé, presque coupé, non coupé.

Ça ne donne aucune réponse à ma question : pourquoi, alors, cette forme symbolique, si le travail du symbolique, c'est précisément de faire un trou qui permette de se saisir de l'objet ? peut-être parce que ce travail est presque achevé, ce qui laisse entrevoir la forme achevée, même si elle ne l'est pas. Cette hallucination pourrait être le témoignage d'un travail du symbolique en train de se faire, d'où la « forme » symbolique, et de la répétition du symptôme. Le signal de la pulsion de mort à l'œuvre est justement là : elle ne parvient pas à faire un trou, c'est-à-dire à circonscrire un Réel à de l'imaginaire (surface limitée) et à du symbolique (le trou qui est autour pour limiter). C'est pourquoi elle se répète, se manifestant de cette façon comme symptôme. Comme l'a écrit Freud, l'hallucination marque un moment de passage, mais de passage pas vraiment affirmé, en voie d'achèvement.

Mais quel symptôme se répète ? Chez l'homme aux loups, cette hallucination a été unique, marquant un moment clef dans son développement. Ensuite, ce qui s'est répété, ce sont ses compulsions à penser des gros mots, sa constipation, le voile dont il lui semblait que la réalité était entourée pendant ses périodes de constipation, voile qui se déchirait lorsqu'il parvenait à évacuer le contenu intestinal. Autrement dit, il se retenait (de dire des gros mots, d'aller à la selle), c'est-à-dire qu'il retenait la coupure de façon à ce qu'elle ne s'achève pas... jusqu'à ce que ça se recoupe quand même et qu'il puisse se séparer de son caca comme d'un doigt coupé, accédant enfin à la réalité. Est-ce à dire que la réalité était pour lui un Réel dans les périodes de rétention ? En tout cas, une tentative de revenir à la période antérieure, où il s'agissait du Réel, c'est-à-dire des perceptions ne parvenant pas à l'état de représentation, car c'est la représentation qui est traumatique, inventant une castration qui dans la réalité n'existe pas. Voilà ce qui pourrait expliquer le voile dont il se plaignait, et qui pourrait correspondre au flou de mes propres perceptions dans le rêve lorsque je suis confronté à un Réel.

Autrement dit, et pour revenir à la formule de Lacan dont je suis parti, ça résiste à la symbolisation, mais ça n'empêche pas cette symbolisation de s'achever par moment, pour revenir en arrière à d'autres moments. En tout cas, ce n'est pas l'hallucination qui résiste à la symbolisation, c'est le contraire, puisque c'est le moment du passage à cette symbolisation, en voie d'achèvement et aux prises à la résistance contre cet accomplissement. Evidemment, on voit mal une coupure achevée revenir en arrière et rattacher la rondelle à la surface de départ. Dans la réalité, oui. Mais dans un film ? On peut passer le film à l'envers et voir cela. Or, dans la mémoire ne sommes-nous pas comme dans un film ? Ne pouvons nous pas faire ce que nous voulons avec les représentations qui sont à notre disposition ? Ne pouvons-nous pas imaginer que telle rencontre n'a pas eu lieu, ou au contraire, qu'elle a eu lieu si ce n'a pas été le cas ? Le rêve et l'hallucination sont capable d'aller encore plus loin : la castration n'a pas eu lieu, et pourtant elle a eu lieu, *presque*, et finalement elle n'a pas eu lieu. Néanmoins, pour jouer ainsi avec les représentations, il faut pouvoir en disposer, c'est-à-dire supposer que le travail du symbolique a été fait à un moment ou à un autre, plus ou moins achevé.

---

<sup>10</sup> 5 psychanalyses, PUF, p 386 note 2. GW XII p 113.

Dans la phrase de Lacan : « Le réel, ou ce qui est perçu comme tel, est ce qui résiste absolument à la symbolisation », s'il s'agit du réel de l'hallucination de l'homme aux loups, nous venons de voir qu'il n'est pas possible de considérer cette hallucination comme un Réel mais au contraire comme le témoignage d'une sortie du Réel pour entrer dans ce que Freud appelle « la réalité de la castration » qui n'est que l'explication imaginaire de la différence des sexes.

C'est pourquoi j'ai laissé le réel sans majuscule, comme dans le texte original, et que j'ai opté pour un autre Réel en l'affublant de la majuscule. Il faut bien constater que ce réel-là se distingue de celui dont j'ai parlé jusqu'ici, avec une majuscule. Le réel dont parle Lacan se confondrait avec le monde extérieur, c'est-à-dire la réalité, comme il a l'habitude de le faire dans la grande majorité de ses usages. Car ici, le réel dont il est question à propos de l'homme aux loups garde cette forme symbolique qui échappe cette fois absolument au Réel dont je parle. D'un autre côté, ce n'est pas non plus la réapparition à l'extérieur de ce qui est forclos du symbolique, c'est justement ce qui vient d'apparaître au jour du symbolique, via l'imaginaire de la castration, qui est rejeté aux limites corporelles du moi.

Le Réel tel que je l'ai découvert dans mes rêves n'a pris aucune forme symbolique. De ce fait, il ne se signale que par ce qui se tient à côté, ce qui ne veut pas dire « au bord », puisque ce que j'ai décrit sous le vocable « Réel », que ce soit dans mon hallucination ou dans mes rêves, se présente justement sans bord aucun, dans le flou le plus total. Ce n'est évidemment pas le cas de l'hallucination de l'homme aux loups. Ainsi que je l'ai dit, mon Réel semble le témoignage de quelque chose qui est resté totalement à l'extérieur, non de moi-même, mais de la représentation en général, c'est-à-dire hors du monde symbolique.

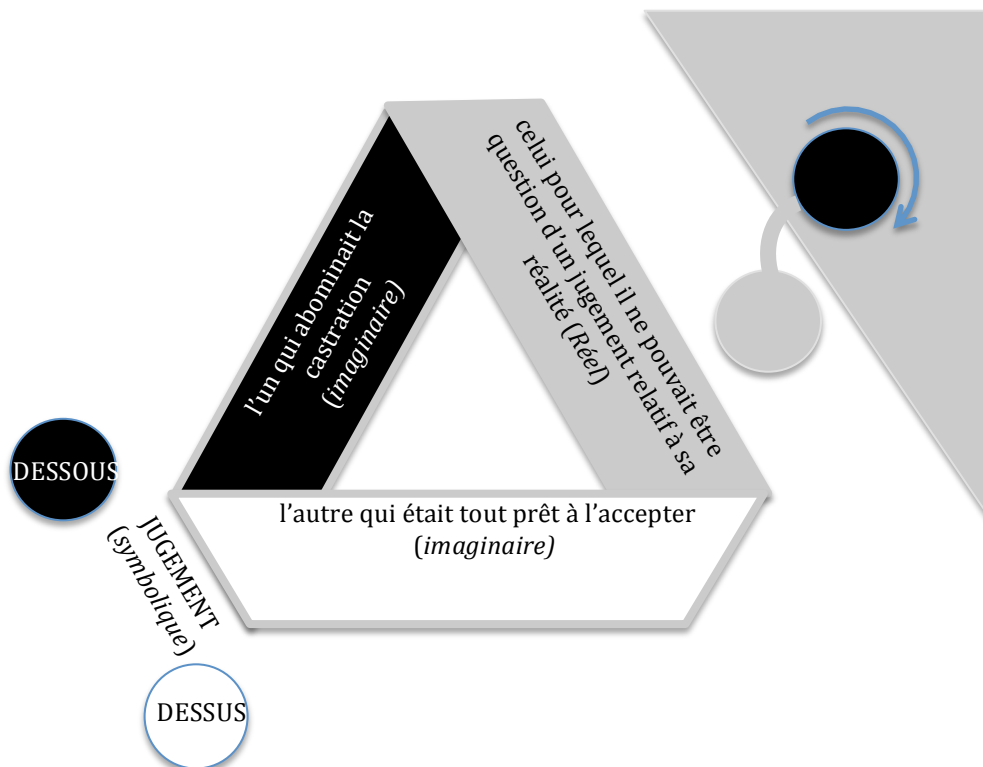
Or, ce que nous appelons la réalité, à laquelle correspond l'adjectif « réel » mais pas le substantif, si elle se définit comme l'extérieur du sujet, elle se signale aussi d'être parfaitement à l'intérieur du monde symbolique, admise à l'intérieur du sujet comme la fonction qui fait apparaître les objets et le corps hors du flou de la perception. De ce fait, la réalité n'est pas seulement à l'extérieur du moi, elle réside aussi à l'intérieur sous forme de représentations disponibles dans ce que nous appelons les souvenirs. Ces souvenirs ne sont pas complètement conforme à la réalité, car ils sont colorés de libido. Ils ont déjà été déformés par l'affect de plaisir ou d'angoisse qui a permis leur écriture dans la mémoire et, selon les moments du rappel, ils peuvent encore se transformer en fonction de la couleur que leur donne l'affect de l'instant du surgissement. Ce que j'appelle libido est ici fort proche du symbolique et donc de la pulsion de mort, puisque c'est ce qui fait trou autour de la représentation, lui conférant sa valeur de souvenir. C'est par là que la réalité n'est jamais objective, elle est toujours le témoin de la subjectivité qui s'en est saisie, celle-ci étant le travail par lequel le sujet, en regard de sa construction du monde, se met au monde.

Les repérages spatio-temporels font appel à la discrimination symbolique qui met en rapport des pôles d'opposition : devant-derrrière, droite-gauche, haut-bas, dedans-dehors, avant-après. Le Dedans-dehors en particulier, est une opposition qui permet le repérage non seulement moi-monde extérieur, mais encore le distinction entre eux des objets de ce monde, définis par leur bords. A l'inverse, les inscriptions que j'ai repérées au fond de mes rêves, borborygmes, images lacérées, objets indescriptibles, s'il est indéniable qu'elles sont gravées à l'intérieur, elles n'en restent pas moins à l'extérieur du monde symbolique. Il en est de même pour mon hallucination des noirs et blancs. Dans le moment où je l'éprouvais, je la savais clairement devant mes yeux c'est-à-dire à l'extérieur. Et pourtant, il ne me venait pas une seconde à l'idée que ce pût être un élément de la réalité. Je savais que ça venait de moi. Je ne disposais pas du mot, mais je la comprenais bien comme une projection, à la manière d'un appareil de cinéma qui, depuis la cabine du moi, envoie des images sur un écran extérieur. Il n'en reste pas moins que l'absence de contour de cette couleur flottant devant mes yeux renvoyait bien à l'absence de repère spatio-temporel. Pas de limite, pas de dedans ni de

dehors à cette forme, ni en haut ni en bas, ni à droite ni à gauche, mais comme partout devant moi. Si, un seul repère cependant : la succession temporelle qui rattachait quand même le noir au blanc, un peu à la manière du lambeau de peau de l'homme aux loups.

Rêve ou hallucination au moment même où ça se produit, je ne peux pas dire qu'il y a eu métaphore, puisque je ne peux même pas décrire un objet. Plutôt que le rejet d'une représentation déjà écrite dans l'intérieur (*Verwerfung*, au sens compris par Lacan), je dirais plutôt qu'il y a un refus de symbolisation de la perception (s'il devait y avoir un terme allemand pour cela, ce serait *Versagung*, qui signifie avant tout : panne, défaut de fonctionnement). *A posteriori*, la métaphore se laisse entendre avec l'interprétation : l'opposition temporelle noir-blanc est venue remplacer la spatialité de la différence sexuelle. En quoi cette déstructuration temporelle n'est-elle pas aussi un code, un mode représentatif métaphorique ? *a priori* je pense que non, mais je ne peux établir de certitude. L'absence de contour milite en ce sens.

L'hallucination de l'homme aux loups se présente comme un objet dont la définition ne fait aucun doute, à l'extérieur du moi mais à l'intérieur du monde symbolique, avec toutefois cette ambiguïté du lambeau de peau, qui pourrait se laisser décrire comme une bande de Moebius. Le doigt a deux faces, à la fois coupé et non coupé, et c'est pourtant la même face. Le doigt et la coupure d'une part, la castration que cela métaphorise, tout cela renvoie à des représentations qui, en tant que telles, sont forcément internes, même si l'angoisse les a rejetées à l'extérieur.



En revanche, mon hallucination, tout en la situant à l'extérieur de moi, je la savais très bien inscrite à l'intérieur, puisque je ne la prenais pas pour un objet de la réalité ; et pourquoi l'aurais-je rejetée à l'extérieur (bien qu'elle y soit aussi) si elle se présentait sans angoisse ? Cette absence d'angoisse, comme son absence de contour, montrent qu'elle est restée hors du

monde symbolique, au sens où elle n'y était jamais rentrée. Je n'avais absolument pas compris -pris avec moi- de quoi il s'agissait. L'angoisse de l'homme aux loups signe au contraire cette compréhension et sa fixation, faisant retour avec le même type d'angoisse dans le rêve des loups. « Compréhension » signifie ici : mise en rapport d'au moins trois éléments : le sexe masculin, le sexe féminin, et l'explication imaginaire de leur rapport par la coupure de l'un par l'autre. Comme dans le modèle topologique, ces trois éléments « se recourent ». Rien de cela dans mon hallucination, restant à l'état de signes de perception, pour reprendre l'expression de Freud dans son schéma de la lettre 52 à Fliess (*Wahrnehmungzeichnen*). Avec cependant une ambiguïté inverse de celle de l'homme aux loups. Si, chez lui la symbolique était presque totale, sauf en un point, chez moi elle commençait peut-être à se faire jour en un point seulement, celui de cette transformation de la spatialité de l'opposition des couleurs en temporalité.

Dépourvue d'angoisse, mon hallucination s'était éteinte spontanément, jusqu'au jour où elle était réapparue, mais seulement dans le souvenir de l'avoir eue, et cette fois avec la signification que je lui ai attribuée seulement à ce moment-là. L'analyse la faisait rentrer dans le monde symbolique en même temps que dans le moi. Réapparaissant dans certains rêves qui étalaient des noirs et blancs à des sauces diverses, j'y reconnaissais la trace antérieure qui ne s'était pas effacée, permettant à chaque fois à l'interprétation de la border de nouveau, sans jamais y parvenir complètement : ce qui a été inscrit sans s'écrire reste dans le même état, même si une élaboration peut s'en écrire ultérieurement. Certains de ces rêves manifestaient cependant une angoisse, comme par exemple ceux où je me retrouvais seul en montagne après être sorti du trou... certes, il n'y a rien, que brouillard et neige, Réel, mais je suis justement sorti du trou, la coupure s'est recoupée, elle s'est achevée, et je suis la rondelle qui en naît. C'est alors qu'apparaît l'angoisse de castration, car au-delà de ce « rien » incompréhensible, je comprends que je viens d'assister à la castration de ma mère, aussitôt liée à celle qui me menace, comme dans l'autre rêve hivernal où le pic enneigé voisine avec la cavité vertigineuse dans laquelle je jette mes skis pour pouvoir m'y glisser ensuite. C'est depuis ce point de vue ultérieur que je contemple les traces Réelles de l'antérieur.

Autrement dit, s'il y a bien dans l'inconscient des représentations contradictoires issues du refoulement, il y a aussi des « non-représentations », signes de perception n'ayant encore reçu aucun codage qui permettrait un repérage en termes de oui ou de non, de dedans ou de dehors, de représentations de choses et de représentations de mots. Si les représentations refoulées se présentent dans l'inconscient comme un « et pourtant oui » s'opposant au « non » du refoulement, ces signes de perception ne présentent aucune opposition, n'étant ni dedans ni dehors, non pas rejeté dehors, mais pas mis dedans non plus, ce qui aurait pu marquer une différence qui à ce niveau-là n'avait pas encore cours.